

Maintenant que nous nous sommes retrouvés, nous n'allons plus jamais nous perdre, n'est-ce pas? Et nous avons tellement besoin de nous parler! Nous devrions faire un voyage en train, de ces voyages d'autrefois, interminables, où l'on mettait treize heures pour parcourir trois cents kilomètres. Mais cela ne suffirait même pas... Ce qu'il nous faudrait, c'est traverser en train toute l'Europe, toute l'Asie, aller jusqu'à Pékin ou Vladivostok. Et passer la nuit dans ces auberges qui n'existent plus. Bavarder au coin du feu, pendant la nuit, et voyager sans arrêt pendant le jour...

Tu crois vraiment que cela fait vingt ans? Es-tu bien sûr que c'était moi? Cela aurait pu être, en réalité, n'importe laquelle de mes sœurs. Mais toute nue, en plein soleil, entrant et sortant constamment de l'eau, cela ne pouvait être que moi. Maintenant, tu sais, je déteste l'été. L'hiver est bien préférable pour apprendre à se connaître. Et puis j'ai besoin de vêtements, beaucoup de vêtements — des pull-overs de laine, des collants en tricot, des jupes longues, des bonnets de fourrure — pour sentir les autres; j'ai même besoin de porter des gants (ceux-ci ou d'autres, ça n'a pas d'importance) pour réussir à te caresser. Et tes pieds surtout, et tes genoux. En tout cas, comme tu le vois, de cette façon-là uniquement, par-dessus les couvertures.

Aujourd'hui, quand je me déshabille devant quelqu'un, c'est avant tout pour me cacher. Ou m'oublier. Ou me déguiser. Tu ne l'as jamais remarqué? Sur une plage, par exemple... Plus nous sommes déshabillés, moins on peut nous reconnaître, me semble-t-il. Et il y a vingt ans? Quand on avait vingt ans, c'était différent.

Ne tremble pas. N'aie pas peur. A cette heure-ci, ce train passe toutes les nuits. Non, de là où tu es tu ne le vois pas... Tu devras te contenter de l'entendre passer. Mais je me charge, si tu veux, de te dire à quoi il ressemble. Il est immense, tu sais? interminable... On dirait qu'il n'en finit pas. Et tous les wagons ont leurs lumières éteintes, au point de se confondre pratiquement avec la nuit. Tous, non... Le dernier (maintenant seulement je le vois, maintenant seulement il passe ici, devant la fenêtre), le dernier est éclairé. Et on en distingue si bien l'intérieur! C'est le wagon-restaurant, avec des rideaux rouges, des bois cirés, de petits chandeliers — rouges également — posés sur chaque table; mais on ne devine que deux silhouettes — une femme et un homme —, qui, certainement, ne se connaissent pas : ils sont

assis à des tables différentes, trois ou quatre tables les séparent, et, de loin, ils se regardent fixement l'un l'autre.

Tu reviens (te souviens-tu?) de cette plage de la Costa Brava, où tu as passé un mois de vacances. Tu jurerais presque connaître cette très jeune femme, assise un peu plus loin et qui, elle non plus, ne te quitte pas des yeux. N'est-ce pas justement celle que tu voyais, chaque matin, entrer et sortir de l'eau, toute nue, tout au bout de la plage, là où les rochers, aux formes biscornues et isolées, composaient encore le décor illusoire d'une toute dernière plage? Si c'est réellement celle que tu crois, elle aussi t'a reconnu. Et deux autres jeunes femmes du même âge, toujours habillées, elles, se tenaient au sommet des rochers; et comme par hasard, de quelque côté que tu les regardes, elles se montraient invariablement le dos tourné.

As-tu remarqué comme il fait plus sombre ici, à l'intérieur, depuis que le train est passé? Maintenant, rends-toi compte, je me décide même à enlever mes gants; car la nuit se hâte de me couvrir les mains, du bout des doigts jusqu'au poignet... Et je touche tes genoux (tu le sens ?), comme ça, pardessus les couvertures, le drap et les couvertures, mais la pellicule de nuit qui enveloppe mes doigts traverse et défait toutes ces étoffes. En fait, je découvre la forme de tes genoux, et beaucoup mieux que si je les voyais en ce moment. D'autre part, je sais bien que tu ne peux faire aucun mouvement brusque. Que tu resteras là, étendu, pendant que je continue à te caresser.

La jeune fille, dans le wagon-restaurant, commence à déboutonner lentement son corsage, sans cesser une seconde de te fixer droit dans les yeux. Et cela sans un sourire, sans l'ombre d'une provocation. Mais tu sens tes nerfs crispés, tes os et tes muscles qui se heurtent, au rythme cahotant du train qui file, à l'aveuglette, à travers une Espagne de cauchemar. Terre rouge, Lune rouge : même après le coucher du soleil, l'incendie du jour ne s'est pas éteint. Les roues, parfois, semblent sortir des rails, comme si la chaleur accumulée, dans les pierres et dans l'acier, les repoussait et les faisait planer. Dans tes mains, le verre de bière, glacé il y a encore quelques minutes, devient petit à petit aussi chaud que la sueur de ton front, la salive dans ta bouche, la transpiration qui colle à ton pantalon la peau de tes cuisses et de ton ventre. Et la jeune fille, juste en face de toi, trois ou quatre tables plus loin, a déjà entièrement ouvert son corsage : ses seins, opulents et fermes, bronzés comme ses épaules, comme le reste de son torse, ont fini, à leur tour, par écarter les deux pans du corsage déboutonné. Ce qui t'étonne le plus, c'est qu'ils ne vivent pas indépendamment du buste; qu'ils oscillent, au contraire, d'un même mouvement, comme s'ils avaient été taillés, d'un seul geste, dans un même bloc de

Pierre. Et il te semble également qu'elle est beaucoup plus droite que toi, qu'elle se désarticule bien moins à chaque secousse du train. C'est alors que, soudain, tout vole en l'air.

Mon bonnet de fourrure t'impressionnait? Maintenant je l'ai enlevé, mais tu ne t'en rends pas compte, et cela n'a rien de surprenant : mes cheveux sont aujourd'hui de la même couleur; et, de plus, ils sont courts, hérissés, absolument identiques à la fourrure du bonnet. Ou est-ce la nuit qui les assombrit encore? Avoue que tu ne distingues pas où s'arrêtent les cheveux, ou commence la nuit...

Tu as eu le temps de comprendre, en un éclair, de quoi il s'agissait : un déraillement. Mais ce n'est que des heures plus tard, tu ne sais même pas combien, que tu comprends à peu près dans quelle position tu te trouves : tu ne sens pas tes jambes, tu ne sens pas tes bras; tu ne sens qu'un poids brûlant sur ta poitrine, sur ton cou : le moindre effort, l'ébauche d'un cri — et tu sais que tu auras aussitôt la gorge tranchée. Il te semble qu'une lame démesurée te comprime le thorax, de l'estomac aux carotides, alors que ta tête, en contrebas, est enfouie parmi d'autres débris. Mais des débris moins pesants, mélangés à de la terre : ils t'empêchent simplement —de voir; non pas d'entendre ni de raisonner. Ce qui t'inquiète surtout, c'est le poids de cette plaque, la menace de l'énorme lame. Tu crois d'abord qu'il s'agit du plateau d'une des tables, peut-être même de la table où tu étais assis. Beaucoup plus tard seulement, tu apprendras qu'il n'en était rien : il s'agissait d'un morceau du toit. Et tu distingues, subitement, un bruit de pas au-dessus de cette plaque. On dirait qu'on exécute un léger sapateado. L'image de la jeune fille te traverse l'esprit. Tu perds à nouveau connaissance. Et c'est sans doute peu de temps après que les gens de l'équipe de secours t'ont découvert.

Pourquoi t'étonnes-tu que je connaisse tous ces détails? N'as-tu pas tout raconté toi-même à tant de gens? Cela devait bien me revenir... Mais tu vois? Tu as déjà vécu des moments bien pires. Comment peut-on comparer une opération aussi banale que celle que tu as subie, hier après-midi, à cet accident d'il y a vingt ans? Et qui aurait cru, à ce moment-là, que tu allais t'en sortir? Cette fois-ci, par contre, il n'y a pas lieu de s'en faire. Un ulcère! Un ulcère à l'estomac! Il faudrait être une poule mouillée pour s'inquiéter d'une chose aussi simple.